

Valérie Poirier

Loin du bal
et autres pièces

Les Bouches

(2004)

Loin du bal

(2007)

Quand la vie bégaye

(2008)

Objets trouvés

(2008)



Théâtre en camPoche
Répertoire

*Collection « Théâtre en camPoche »
dirigée par Philippe Morand
et soutenue par la Société Suisse des Auteurs (SSA)*

Cet ouvrage a bénéficié d'une aide à la publication accordée
par le Service des affaires culturelles de la Ville de Genève.

Ce livre de poche paraît avec l'aide de
Pro Helvetia, Fondation suisse pour la culture

« Loin du bal et autres pièces »,
deux cent trente-neuvième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
le neuvième de la collection « Théâtre en camPoche »,
a été réalisé avec la collaboration
de Marie-Claude Schoendorff, de Daniela Spring
et de Julie Weidmann
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Photographie de couverture : Philippe Pache,
I spy with my little eye,
création chorégraphique de Jessica Huber, 2008
Photogravure : Bertrand Lauber, Color+, Prilly,
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie La Source d'Or,
à Clermont-Ferrand (ouvrage imprimé en France)

ISBN 2-88241-239-3
Tous droits réservés
© 2009 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
www.campiche.ch

LOIN DU BAL

Notice

Depuis longtemps, je rêvais de voir réunis sur un plateau de théâtre, des comédiens qui bourlinguent sur les scènes depuis quarante, voire cinquante années. J'avais envie d'irrespect, de secouer quelques idées reçues sur la vieillesse et de conjurer quelques peurs aussi. Quelles images voit-on de la vieillesse ? Dans la publicité, que ce soit pour la pâte à dentiers ou pour une assurance vieillesse, on nous montre des gens encore beaux, charmants, en pleine forme et pleins de projets. Les vrais vieux, on ne les voit pas. Leurs désirs, leurs rêves, leurs sexualités sont des sujets tabous. J'ai choisi pour cadre une maison de retraite. Non pour en faire une étude sociologique, mais comme terrain privilégié pour rendre compte d'une certaine marginalité. Ils sont les derniers Mobicans, assistent au naufrage d'un monde en train de disparaître.

Création de *Loin du bal*

Du 20 avril au 10 mai 2009
au Poche, Théâtre en Vieille-Ville, Genève

Eva Anchar: Jane Friedrich
Hector Anchar: Jean-Charles Fontana
Rosa: Monique Mani
Ginette: Erika Denzler
L'amiral: Maurice Auffer
Lucien: Fred Mudry
La Kebr: Loulou
Mouloud: Khaled Khouri
Patricia: Nathalie Cuenet
La vieille: Marie-Claire Roulin

Mise en scène: Martine Paschoud
Assistante: Françoise Chavaillaz
Scénographie: Jean-Claude Maret
Collaboration costumes: Nathalie Matriciani
Lumières: Jean-Philippe Roy
Coiffures et maquillages: Katrine Zingg

À Daniel Gonzalez.

*Merci à Enzo Cormann et Gérard Chevolet,
Odile Cornuz, Julie Gilbert, Nadège Reveillon*

Les personnages

Eva Anchard, cent ans

Hector Anchard, son fils, septante ans

Rosa, quatre-vingts ans

Ginette, septante-huit ans

L'amiral, quatre-vingt-deux ans

Lucien, fils supposé d'Hector, quarante ans

*Madame Kehr, dite La Kehr, directrice de l'établissement,
cinquante ans*

Mouloud, aide-infirmier, vingt-huit ans

Patricia, présentatrice de télévision, trente ans

Vieille, quatre-vingts ans

Des pingouins.

Le lieu

Un asile de vieux.

PROLOGUE: *LE PAYS DES VIEUX*

LA VIEILLE. Bienvenue au pays des vieux. Ici c'est comme dans la vie mais en vieux. Tout est vieux, les gens, les choses. Je suis une femme vieille, mes amis sont de vieux amis, nous buvons dans des vieilles tasses et nous dormons dans de vieux lits. Nous tenons de vieilles conversations. Nous sommes gentils mais vieux et parfois très vieux. Même nos enfants sont vieux. Parfois nos vieilles têtes font de vieux rêves. Nos vieilles bouches fredonnent de vieilles rengaines. Sur nos vieilles horloges, le temps n'avance pas et nos vieux cœurs s'enflamment comme des cons.

Au loin passe un pingouin.

LA PERRUQUE

ROSA. Votre perruque est de travers.

GINETTE. Ça vous gêne ?

ROSA. Pendant tout l'enterrement, je me suis demandé ce qui clochait, c'était votre perruque.

Un temps.

ROSA. Personne n'a versé une larme.

GINETTE. Ça n'empêche pas la grande douleur. On n'est pas en Amérique, ici.

ROSA. Maurice aurait mérité plus de larmes.

GINETTE. J'ai froid. Ma fille n'a même pas cent balles pour me payer un manteau. Elle préfère boire du bon vin en compagnie d'hommes à gourmettes. Elle se pavane dans des voitures italiennes, pendant que sa mère a trop froid pour pleurer aux enterrements.

LA TÉLÉVISION

EVA. Pour mes quoi ?

LA KEHR. Vos cent ans.

EVA. Qui ?

LA KEHR. La télévision. Ce soir. Pour vos cent ans, ils vont venir. Vous n'êtes pas contente ? Ça nous fera de la pub.

EVA. De la pub pour quoi ? Pour la vieillesse ? Pour la mort ?

LA KEHR. Vous mettez votre robe mauve, vous souriez, vous dites merci. On vous dit, c'est un bel âge, vous dites oui. Ils seront contents.

EVA. Pourquoi merci ? Et pourquoi mauve, la robe ?
J'irai à poil, si je veux.

LA KEHR. Madame Anchar, soyez gentille.

EVA. Pourquoi gentille ? Si j'étais gentille, vous
croyez que je serais encore en vie ?

MAUBEUGE

GINETTE. Épatez-la, emmenez-la à Maubeuge !

MOULOU. Maubeuge ?

GINETTE. Avant d'entamer la longue traversée de la
vie conjugale, partez d'un bon pied, et
emmenez-la voir un clair de lune.

MOULOU. À Maubeuge ?

GINETTE. Maubeuge, c'était le beau temps, on me
courtisait, on m'épousait, on m'engrossait...

MOULOU. C'est loin, Maubeuge ?

GINETTE. À vol d'oiseau non.

DIX DOIGTS

Mouloud balaie le sol.

ROSA. Laissez-moi faire.

MOULOU. C'est interdit.

ROSA. Personne ne saura

MOULOU. J'ai pas le droit.

ROSA. Mouloud.

MOULOU. Non, madame Rosa.

ROSA. Soyez gentil.

MOULOU. Si madame Kehr...

ROSA. Je tourne en rond comme une bourrique.

MOULOU. Arrêtez !

ROSA. C'est pas un travail d'homme, ça.

MOULOU. Madame Rosa...

ROSA. Regardez, comme je sais y faire !

MOULOU. Ne m'obligez pas...

ROSA. Entre étrangers, faut s'entraider.

MOULOUUD. Non.

ROSA. Je vous en prie.

MOULOUUD. Ça suffit.

ROSA. QU'EST-CE QUE JE DOIS FAIRE DE MES DIX
DOIGTS ?

LETTRE

L'amiral dicte une lettre à Ginette.

AMIRAL. Messieurs, par la présente, je me permets
de prendre à nouveau contact avec vous bien
que vous n'avez pas répondu à mes précédents
courriers... C'est bientôt l'heure de bouffer ou
quoi ?

GINETTE. Non.

AMIRAL. Il est quelle heure ?

GINETTE. Onze heures.

AMIRAL. Encore une demi-heure.

Un temps.

AMIRAL. Je tiens, une fois encore, à vous signaler que dans notre établissement, l'hygiène et les conditions de logement laissent fortement à désirer... Qu'est-ce qu'il y a à manger ?

GINETTE. De la saucisse de veau.

AMIRAL. C'est dimanche ?

GINETTE. Oui.

AMIRAL. Avec du papet vaudois ?

GINETTE. Oui.

AMIRAL. La toiture est percée en divers endroits. Je joins à ma lettre un petit plan, vous permettant de vous faire une idée plus précise de l'ampleur des dégâts.

VOIX DE LA KEHR. À table !

GINETTE. Onze heures et vingt-deux minutes.

AMIRAL. C'est la gabegie.

Passé un pingouin.

À TABLE

EVA. Hector, viens manger. La soupe va refroidir.
Hector, je compte jusqu'à dix. Un...

HECTOR. Si on pouvait fermer ta gueule.

EVA. ... Deux...

HECTOR. La remplir de terre.

EVA. ... Trois...

HECTOR. Paf, Paf.

EVA. ... Quatre...

HECTOR. Qu'est-ce que t'as fait Bill ?

EVA. ... Cinq...

HECTOR. Un joli trou au beau milieu du front.

EVA. ... Six...

HECTOR. Oh Bill. Bill, mon garçon.

EVA. ... Sept...

HECTOR. T'as tué ta maman !

EVA. ... Huit...

HECTOR. C'est le bon Dieu qui va pas être content.

EVA. ... Neuf...

HECTOR. J'arrive, maman.

CHEZ MOI

Entrent Rosa avec son chien en peluche et Mouloud.

ROSA. Je voudrais bien rentrer chez moi. Rue des Tilleuls, la petite maison grise aux volets bleus. Au bout de l'allée. Derrière la voie de chemin de fer. Ça vous fait un détour ?

MOULOU. Non. Non.

Entre le pingouin. Seule Rosa le voit.

MOULOU. Vous venez, Rosa ?

Ils sortent. Le pingouin les suit du regard.

CHOPIN

On entend, dans la pièce adjacente, l'amiral cul-de-jatte jouer du piano.

ROSA. Il joue mal.

GINETTE. C'est du classique.

HECTOR. Sans les pieds.

ROSA. Très mal joué.

GINETTE. En parlant de pieds.

HECTOR. C'est du Chopin.

GINETTE. Les miens sont gelés.

ROSA. Chopin non plus ne s'arrange pas avec le temps.

HECTOR. Plaignez-vous! Quand vous n'aurez plus de pieds.

ROSA. Elle aura encore ses yeux pour pleurer.

La musique s'interrompt. L'amiral passe en chaise roulante.

AMIRAL. La terre, petit foutoir, la terre, ses coutumes, ses marécages.

PETITE MORT

Pendant que Mouloud et La Kebr se livrent à une partie de jambes en l'air, une sonnerie provenant de la chambre quinze ponctue leurs ébats.

LA KEHR. Oui.

MOULOU. C'est la quatorze.

LA KEHR. Plus fort.

MOULOU. Madame Anchard.

LA KEHR. Oui.

MOULOU. Un malaise ?

LA KEHR. Oui.

MOULOU. Elle sera tombée du lit.

LA KEHR. Oui.

MOULOU. Sa tête cogne le plancher.

LA KEHR. Oh, oui.

MOULOU. Elle appelle au secours.

LA KEHR. Oui.

MOULOU. Elle se vide de son sang.

LA KEHR. Oui, oui.

MOULOU. La paralysie gagne ses membres.

LA KEHR. Oui.

MOULOUUD. Elle arrive au cerveau.

LA KEHR. Oui, oui, oui.

MOULOUUD. Elle meurt.

LA KEHR. OUI!

DE L'AMOUR

GINETTE. Ce maître nageur.

ROSA. Elle va souffrir avec.

GINETTE. Les blessures de l'amour.

ROSA. Ce sont les pires.

GINETTE. Les blessures de l'amour.

ROSA. Elle va le regretter, son Jonathan.

GINETTE. Les blessures.

ROSA. Le maître nageur.

GINETTE. Il va lui en faire voir.

ROSA. Les blessures.

GINETTE. Le nouveau.

ROSA. De toutes les couleurs.

GINETTE. De l'amour.

FANTASME

HECTOR. Qu'est-ce que vous lui trouvez ?

GINETTE. Sa mâchoire.

ROSA. Ses dents.

GINETTE. Ses cheveux.

ROSA. Ses yeux.

GINETTE. Son corps.

ROSA. Sa voix.

GINETTE. Ses cheveux.

HECTOR. Vous l'avez déjà dit.

GINETTE. Son sex-appeal.

HECTOR. Bande de salopes !

LE CACHET

EVA. Même pas une toute petite ?

MOULOUD. Non.

EVA. La petite pour aller à selle.

MOULOUD. Non.

EVA. Et l'autre pour stabiliser l'humeur.

MOULOUD. Non.

EVA. Celle pour les tremblements.

MOULOUD. Non.

EVA. Pour la circulation, rien ?

MOULOUD. Non.

EVA. Et pour la digestion ?

MOULOUD. Je n'ai pas le droit, madame Anchard,
il me faut l'autorisation de madame Kehr.

EVA. Nous vous avons accueilli à bras ouverts.

MOULOUD. À bras ouverts, il ne faut rien exagérer.

EVA. Pour votre permis, je ferai jouer mes relations.

MOULOU. Si vous aviez des relations, vous ne seriez pas ici. Je vous donne un cachet mais la piqûre, je ne peux pas.

EVA. Ils me font rien vos cachets. Je dirai tout.

MOULOU. Faut laisser fondre doucement sous la langue.

EVA. Pour vous et La Kehr.

MOULOU. Si vous avez un problème, vous sonnez.

EVA. Je meurs, alors si vous croyez que j'ai le temps de laisser fondre quoi que ce soit ! *Elle crache.*

SURPRISE

GINETTE. Surprise !

EVA. Pourquoi vivons-nous si longtemps ? Pour quoi, pour qui ?

GINETTE. Vous me faites penser à ma mère.

EVA. C'est un compliment ? *Temps.* J'ai décidé de crever avant mes cent ans pour emmerder tout le monde.

GINETTE. Et votre joie de vivre ?

EVA. Jamais été joyeuse, moi. Vous devez confondre.

GINETTE. Vous voulez voir ma surprise ?

EVA. J'aime pas.

GINETTE. Comment vous n'aimez pas ? Vous aviez choisi la couleur. Le patron.

EVA. J'aime pas. C'est vulgaire.

GINETTE. Quoi ?

EVA. Le petit volant, ça fait fille.

GINETTE. J'enlève le volant.

EVA. Enlevez tout. La couleur. Tout.

GINETTE. Qu'est-ce que vous mettrez ?

EVA. Ma robe noire.

GINETTE. C'est la télé couleur et vous serez en noir et blanc.

TÉLÉPHONE

MOULOU. Téléphone !

GINETTE. Si c'est ma fille, je ne prends pas. Elle n'a qu'à aller se faire cuire un œuf.

MOULOU. C'est votre fille.

GINETTE. J'arrive. Qu'est-ce qu'elle me veut ? On n'est jamais tranquille.

PLUS JAMAIS SEULE

LA KEHR. Qu'est-ce que j'entends ? On ne veut plus vivre ?

EVA. Non.

LA KEHR. C'est pas joli.

EVA. Elle m'énerve.

LA KEHR. On ne veut pas fêter ses cent ans ? On veut embêter madame Kehr, lui attirer des tas d'ennuis ? On veut gâcher la fête ? Et les petits camarades, on y a pensé ? On veut son petit coup de pied au cul ?

EVA. Laissez-moi tranquille.

LA KEHR. Je vous ramène dans votre chambre ?

EVA. Je suis pas fatiguée.

LA KEHR. Attention, madame Anchard, la marche !

EVA. J'avais vu, merci.

LA KEHR. On n'est jamais trop prudent, madame Anchard.

EVA. J'ai envie d'être seule. Fichez-moi la paix.

LA KEHR. Non, plus jamais seule, madame Anchard. Regardez ce soleil ! Elle est pas belle la vie, madame Anchard ?

Au loin un pingouin lui fait un signe d'amitié. Elles sortent.

CHLADEK

HECTOR. Le petit Chladek à la batterie, pendant le concert à Moudon en soixante et un, nous a fait un de ces solos ! J'en ai encore la chair de poule. Il jouait comme un dieu, le petit Chladek. Qui se souvient du petit Chladek ?

GINETTE. Chladek est un nom très répandu à Maubeuge. Là-bas tous s'appellent Chladek. Les mariages consanguins, c'est la spécialité du coin. On voit des cousins et des cousines flirter au clair

de lune et se préparer à faire des enfants idiots. Il y a beaucoup d'idiots à Maubeuge, j'avais oublié, mais c'est vrai.

BERCEUSE

Rosa chante. Elle berce son chien en peluche. Arrive Lucien.

ROSA.

*Duerme, duerme, negrito,
Que tu mamma esta en el campo,
Negrito
Te va a traer rica fruta para ti
Te va a traer codornices para ti
Te va a traer mucha cosa para ti
Y si negro no se duerme
Viene el diablo blanco
Y ZAZ! le come la patita
Jacapumba jacapo (ter)*

*Duerme, duerme, negrito,
Que tu mamma esta en el campo,
Negrito*

*Trabajando
Trabajando duramente, trabajando si
Trabajando por los campos, trabajando si
Trabajando y va tosiendo, trabajando si
Trabajando ubu, trabajando oboo,*

Trabajando si

*Duerme, duerme, negrito,
Que tu mamma esta en el campo,
Negrito, negrito, negrito...*

Un temps.

LUCIEN. Excusez-moi, je cherche Maurice Dépraz.

Elle se lève, lui tend la peluche et sort.

ENCORE MAUBEUGE

LUCIEN. Madame...

GINETTE. Vous avez dit madame? C'est merveilleusement suranné! Tellement, tellement rafraîchissant! Faites-moi un baisemain pendant que nous y sommes! Faisons les choses de façon exorbitante, approchez monsieur.

LUCIEN. Je cherche Maurice Dépraz.

GINETTE. Vous êtes déjà allé à Maubeuge?

LUCIEN. Non.

GINETTE. Voyons, les clairs de lune à Maubeuge ont été inventés pour les gens comme vous. Ils ont tout le confort à Maubeuge. Cuisine équipée. Jacuzzi et téléphone, c'est indiscutable. À

Maubeuge, les robes virevoltent, ici, le mot «virevolte» est un peu comme «cerise sur le gâteau» ou «amour-propre», on ne l'utilise pour ainsi dire pas. On dit que cet hiver sera le plus rigoureux du siècle, c'est une façon de parler, je suppose, il commence à peine, le siècle. Il y a eu du grabuge à Maubeuge. Vous savez quelque chose ?

LUCIEN. Non.

GINETTE. À mon avis, ils ont raté le coche. Est-ce qu'on rêve encore de canapé convertible ? Le génie humain a dû progresser.

LUCIEN. Vous connaissez Maurice Dépraz ?

GINETTE. Qu'est-ce que vous lui voulez ?

LUCIEN. C'est mon père. C'est écrit là.

GINETTE. J'y vois rien.

LUCIEN. Tenez. *Il lui passe ses lunettes.*

GINETTE. Maurice Dépraz. Vous êtes très myope. Pauvre petit. Il est...

LUCIEN. Il est ?

Temps.

GINETTE. ... Je vais le chercher.

LUCIEN. Mes lunettes ?

Elle s'apprête à sortir mais son trajet est interrompu par l'arrivée d'Hector habillé en rocker. Il répète pour l'émission de télévision. Ginette revient près de Lucien.

HECTOR, *chantant.*

*Je suis parti sans dire adieu
Je ne veux pas passer ma vie
Dans un HLM de banlieue
Sans rien connaître de l'Italie*

*Dans ton tablier de cuisine
T'as plus d'étoiles au fond des yeux
Tu oublies tes rêves de gamine
Sur notre bel amour, il pleut*

*Je ne veux pas crever ici
Aller bosser tous les matins
Vivre une existence à crédit
Vendre mon âme pour trois fois rien*

LUCIEN, *à Ginette.* C'est lui ?

HECTOR. Ah, ha, tu m'as reconnu ! Dans les années soixante, les fans surgissaient sur scène et s'évanouissaient en criant « Big Bill, je t'aime ». Tu vois le travail ? Et moi j'enchâtais pour calmer les esprits avec « Les mauvais garçons aiment

aussi regarder les étoiles », notre tube phare. Des types énormes veillaient sur notre sécurité. On m'appelait Big Bill. Big Bill, tu piges? En hommage à Broonzy.

LUCIEN. Je vois.

Ginette se met légèrement à l'écart. Elle restera présente pendant toute la scène.

HECTOR. Les filles me pourchassaient dans ma loge, à l'hôtel. Pour une nuit avec moi, elles auraient fait n'importe quoi. Mais tu sais comment sont les femmes, elles vous empaillent n'importe quel fauve. Alors j'ai dit merci pour la blanquette, pas de rocker en conserve. Mes lardons seront mes chansons. T'es pas dans le showbiz?

LUCIEN. Je dirige une entreprise d'instruments d'optique.

HECTOR. T'as raison fiston, le monde a besoin d'une bonne paire de lunettes. T'as des enfants?

LUCIEN. Non.

HECTOR. Tu pourras leur dire: j'ai rencontré Big Bill. Je l'ai vu, en chair et en os. Tu veux un autographe? Après ma mort, ça peut valoir de la briquette. Ton nom?

LUCIEN. Lucien.

HECTOR. Sacré Lucien. T'as l'air d'un type bien.
Voilà pour la postérité!

LUCIEN. Ma mère vous appelait l'homme pressé.

HECTOR. Ta mère voyait juste. Big Bill brûle la chandelle. Big Bill aime les décapotables, le sang qui galope dans la tête, saloperies de fourmis dans les pattes. La tête de Big Bill n'est pas sur ses épaules, elle est dans son ventre, dans ses boyaux, ses yeux dans son gosier, son palpitant au creux des reins. Le rythm and blues a foutu le merdier dans son anatomie. Quand la boulangerie est fermée, Big Bill saute dans sa décapotable et file prendre à Marseille son petit déjeuner. Ses amours, il se les tatoue à même la couenne. Simone, Célia, Josy...

LUCIEN. Béatrice. *Un temps*. Elle est morte, il y a deux semaines, d'une embolie pulmonaire.

HECTOR. Le temps a raison de tout. Quand un riff de guitare saturée vient chahuter le rythme de la chaise à bascule, que le regret m'effleure, je pense aux belles années. Je revois Sonny Boy, les Cyclones, Lucky Blondo, le casino de Royan...

Il chante.

On dit de nous ils sont des loulous, des vauriens

Des voyous, des marlous, des types bons à rien

C'est pas parce qu'on suit pas la même voie que papa

Métro, boulot, java, qu'il faut nous montrer du doigt

LUCIEN. Monsieur Dépraz...

HECTOR. Qui ?

LUCIEN. ... Je suis Lucien, le fils de Béatrice.

HECTOR. Dépraz, tu as dit ?

LUCIEN. Pourquoi n'avez-vous jamais répondu à ses lettres ?

HECTOR. Les lettres ?

LUCIEN. De Béatrice.

HECTOR. Quelle Béatrice ? Elles étaient des milliers.

LUCIEN. Des milliers ? Tant que ça, monsieur Dépraz !

HECTOR. Je ne comprends rien à ce que tu dis.

LUCIEN. Monsieur Dépraz, en juin 1963, vous avez engrossé Béatrice Fernandez, je suis né le 4 mars 1964.

HECTOR. Est-ce que tu es en train de dire que je suis – oh maman – il y a un profond malentendu. Ton père, mon petit, essaie de prendre la chose avec philosophie...

LUCIEN. Monsieur Dépraz.

HECTOR. ... S'est très mal comporté. Mais là où il est, il ne peut plus faire grand-chose.

LUCIEN. Elle disait, papa est parti en voyage. Le voyage a été long, monsieur Dépraz. On dirait que vous n'aviez pas envie de poser les valises.

Un temps. Lucien s'apprête à sortir. Il est visiblement emprunté sans ses lunettes. Brusquement Hector prend une décision.

HECTOR. Pardon, Lucien.

Un temps.

HECTOR. Les vrais hommes pleurent. Si tu veux pleurer, je pleure avec toi.

LUCIEN. Je ne pleure jamais. *Il pleure.*

RÉPÉTITION

LA KEHR. Un, deux, trois. « C'est si simple d'aimer, de sourire à la vie, de se laisser charmer lorsque c'est notre envie d'entrouvrir la fenêtre au soleil qui se lève et qui nous rend meilleurs ! » Vous dormez ? Et Hector ? Personne n'a vu Hector ? « Aimons nos campagnes. » Allez, allez, madame

Anchard, on ne vous entend pas! On recommence pour madame Anchard. Un, deux, trois! « C'est si simple d'aimer » – vous êtes sourds ou quoi? « C'est si simple d'aimer, de sourire à la vie » – sourire! SOURIRE À LA VIE! Aimons nos montagnes, vous comprenez ce que vous chantez? « Aimons nos montagnes! Nos alpes de neige, aimons nos campagnes que Dieu les protège, et chantons en chœur le pays romand de tout notre cœur et tout simplement. » Vous êtes mous!

PAPA

HECTOR. Dis papa, juste pour voir, papa, pour rigoler. Entre nous.

LUCIEN. Papa.

HECTOR. Ça te fait marrer. T'as raison.

LUCIEN. Papa.

HECTOR. Reprends-toi, fils.

LUCIEN. Papa, oh, j'ai mal, j'ai mal, j'ai mal au ventre.

HECTOR. Qu'est-ce qu'il y a de si drôle?

LUCIEN. Ta tête, papa!

HECTOR. Qu'est-ce qu'elle a ma tête? Aurais-je oublié mon nez rouge? Bobo le clown est de sortie!

LUCIEN. Je vous ai vexé.

HECTOR. Le ridicule des pères n'a pas rejailli sur le fils. Tes binocles ont remis un petit coup de pinceau sur le blason familial. Quand tu me verras avec les yeux de l'amour, tu verras le majestueux patriarche que je suis. Ris, fiston, même si c'est à mes dépens, ton rire me fait plaisir.

LUCIEN. Vous êtes un drôle de type.

HECTOR. Viens que je te présente mes copines, des belles avachies et siphonnées. Tu leur diras mes princesses, elles oublieront leurs varices. Tu leur balanceras un compliment, on les verra toute une semaine se déhancher dans les couloirs, les seins conquérants et la bouche pleine de rouge. Qu'est-ce que tu fais?

LUCIEN. Un coup de fil à passer, je reviens.

LA FIBRE

HECTOR. Le coup de foudre. Le gosse me voit, il me tombe dans les bras. Papa! J'ai pris sur moi, je l'ai bouclée. Qu'est-ce que vous auriez fait à ma place? À partir de maintenant, ne m'appellez plus Hector. Je suis Bill. Vous avez compris?

EVA. Ce bébé, il te ressemble?

HECTOR. Ce n'est pas un bébé.

EVA. Qu'est-ce c'est? Un mutant, un gorille? J'ai tant de solitude dans les os, que j'enlacerais un porc-épic.

HECTOR. C'est un homme.

EVA. Et alors? Mes vieux genoux peuvent encore supporter le poids d'un homme, et ma bouche l'embrasser, et ma vieille tête inventer sa petite odeur de lait. Pourquoi ne m'embrasses-tu jamais? Je sens mauvais? Je pique? J'ai la gale?

ROSA. Rendez compte, Ginette, un fils dans la lunette. Je me lève avec le petit cafard, léger, normal quoi, la petite nausée du matin, un fils dans la lunette, on se sera pas levé pour des prunes!

GINETTE. Et la fibre, vous l'avez?

ROSA. Quelle fibre ?

GINETTE. Paternelle. C'est important la fibre. Sans la fibre vous n'irez pas loin.

ROSA. Très juste.

GINETTE. Alors ?

HECTOR. J'ai vu sa montre, son désarroi, sa bagnole et la trouille dans ses yeux, mon cœur s'est emballé. Mes poches sont vides, et mon cœur n'est pas de pierre.

PRÉSENTATION

LUCIEN. Mesdames, je suis sous le charme. C'est la fête ?

GINETTE. Il est sous le charme.

ROSA. Sous quoi ?

GINETTE. LE CHARME ! *Continuant à crier.* HECT...
Coup de coude de Rosa. Quoi ?

ROSA. Bill.

GINETTE. Oui, Bill, Bill.

ROSA. Vous êtes dans la lunette ?

LUCIEN. C'est exact.

ROSA. C'est le papa qui doit être content.

GINETTE. Mêmes yeux, même regard, même...

EVA. Dieu m'avait oubliée et tout à coup, après une vie de potages et de maltraitance, il m'apporte un petit en chair et en os, tout frais, tout rose, déjà élevé, et qui a réussi ! Hector me dit que tu es dans les affaires. La débrouillardise a sauté une génération. Tu n'es pas un imbécile. Tout le monde a besoin de lunettes.

GINETTE. C'est comme dans un rêve.

ROSA, à *Ginette*. Vous êtes cucul.

EVA. Il n'a pas l'air hébété de son papa. Un solide petit gaillard qui a les deux pieds sur terre. Je me sens déjà plein d'atomes. Et ce sourire ! Tout le portrait de feu mon mari.

GINETTE. *Désignant les cheveux d'Eva*. Faut qu'on file, votre couleur.

HECTOR. C'est l'heure, maman.

EVA. J'aimais beaucoup mon mari, Dieu me l'a prématurément enlevé. Cinquante ans de veuvage, c'est long.

HECTOR. Dis au revoir à Lucien.

EVA. Au revoir, mon petit. À ce soir ! Le gamin t'a rien dit ? Il y aura la télévision pour mes cent ans. Je t'aime déjà.

HECTOR. C'est bien.

EVA. Je t'aime. *Elle lui envoie un baiser.*

LUCIEN. Merci madame.

MUTANTS

ROSA. Vous chaussez du combien ?

LUCIEN. Pardon ?

ROSA. Vos pieds.

LUCIEN. Ah. Quarante-six. Je crois.

ROSA. Ça m'occupera les mains. Ici, je sers moins qu'une chaise. Moins qu'une chose qui sert toujours, même si c'est à décorer. Personne n'irait décorer une maison avec un vieux. Qui irait mettre un vieux sur sa cheminée ou dans son jardin ?

Un temps.

ROSA. Vous êtes déjà allé à Moscou ?

LUCIEN. Non.

ROSA. On voyage dans la lunette ?

LUCIEN. Non.

ROSA. Qu'est-ce qu'on fait ?

LUCIEN. Vous avez déjà observé une bactérie ?

ROSA. Non.

LUCIEN. C'est fascinant.

ROSA. La bactérie. Il en faut peu pour vous transporter.

LUCIEN. Un mètre carré au sol peut en contenir mille espèces. Et dites-moi, combien de bactéries dans un seul gramme de sol ?

ROSA. Vous m'en posez une – la bactérie...

LUCIEN. Plusieurs milliers !

ROSA. Oh.

LUCIEN. Vous imaginez la diversité du vivant ?

ROSA. Mal.

LUCIEN. Je vous ennuie ?

ROSA. Pas du tout. Je vous écouterai cent ans. La bactérie, ça me fait moins cher qu'un billet pour Pékin.

Un temps.

LUCIEN. Cent ans. Côté Dépraz, on vit drôlement vieux.

ROSA. Pas tant que ça. Maurice il avait – je me tais. On est tous très, très vieux ici. Je me demande comment on tient encore debout. Moi, pour vous dire la vérité, j'ai abordé le millénaire avec de la réticence, beaucoup de réticences.

LUCIEN. Pourquoi ?

ROSA. L'Homme est en voie de disparition. Vous remarquez pas, vous êtes pris dans votre lunette, mais on mute. Je peux vous faire une confidence ?

LUCIEN. Oui.

ROSA. Je vois des pingouins.

Hector revient accompagné de l'amiral.

HECTOR. Mon fils, je te présente l'amiral...

AMIRAL. ... Bourlet.

LUCIEN. Bourlet, vous êtes l'amiral Bourlet ?

AMIRAL. Dans toute sa splendeur éprouvée, sa blême magnificence, son crépuscule amidonné.

LUCIEN. « Le bonheur sur la mer », c'est vous ?

AMIRAL. Me v'la le cul arrimé à une chaise à renifler les odeurs de papier. Les fourmis, quand on a le pied marin, ça démange !

VOIX DE LA KEHR. À table !

AMIRAL. Revenez, nous causerons du bonheur et de la mer ! Vous venez Bernadette ?

ROSA. Arrêtez de m'appeler comme ça ! Je peux ?
Elle embrasse Lucien. Tenez. Elle lui donne une pièce de cinq francs. Si, si, j'y tiens. On vous attend ce soir ? Pour les cent ans de madame Anch...

HECTOR. Oui, il viendra. N'est-ce pas Lucien ?

LUCIEN. Merci.

AMIRAL. Félicitations, Hector !

L'amiral et Rosa s'éloignent.

ROSA. Vous êtes connu ? Pouviez pas le dire avant.

AMIRAL. Je voulais que vous m'aimiez pour moi-même, Bernadette Soubirous !

LUCIEN. Pourquoi il t'appelle Hector ?

HECTOR. Les enfants, ça va, l'école ?

LUCIEN. ...

HECTOR. Ta femme ?

LUCIEN. Ça va.

HECTOR. T'as une petite mine, tu manges ?

LUCIEN. Oui.

HECTOR. De tout ? Des lipides, des protéines, des glucides ? Sois prudent avec le sel, c'est mauvais pour la circulation. Dans la famille, on fait de la rétention d'eau. Le sel, tu diras à ta femme. Promis ?

LUCIEN. Tu commences déjà à être chiant.

HECTOR. C'est la fibre qui pousse à toute allure.

LUCIEN. La fibre ?

HECTOR. Paternelle. Elle grossit à vue d'œil
comme une tumeur bénigne. J'en suis tout
chaviré, et me voilà nu et imbécile comme un
ver de terre.

VOIX D'EVA. À table!

HECTOR. Le reportage commence à sept heures, tu
seras là, c'est promis?

PINGOUINS

Trois pingouins inspectent les lieux.

PROCHAIN

AMIRAL. J'ai mal aux dents.

MOULOUD. Non, c'est non. Ordre de la direction.

AMIRAL. Larbin.

MOULOUD. Sétif le 8 mai 1945. Quarante-cinq
mille Algériens tués.

AMIRAL. À peine douze mille, et encore.

GINETTE. Faut aimer son prochain. Dans les Écri-
tures...

MOULOUD. Est-ce qu'il est dit jusqu'où doit aller l'amour du prochain? Jusqu'à le recoller morceau par morceau?

AMIRAL. Je suis ton prochain, espèce de trou du cul! Alors, tu vas m'aimer et me filer une aspirine, sinon tes fesses n'arriveront plus à se poser sur une cuvette de chiottes. Et tu pourras dire à ta mère qu'un vieux t'a niqué en toute fraternité.

MOULOUD. Sale vieux. Tu pues la mort.

GINETTE. Faut pardonner, notre Seigneur Jésus...

MOULOUD. Je veux rentrer chez moi torcher les culs de mes compatriotes. Être dans la merde nationale! On croit partir pour l'Eldorado, et on finit avec un balai de chiottes à la main. T'es qui toi, pour me donner des ordres?

AMIRAL. Je suis vieux, je suis amiral, je peux te dénoncer aux flics, si je veux.

MOULOUD. Et moi, t'euthanasier, si je veux.

AMIRAL. Unissons nos forces.

MOULOUD. Pas avec un réactionnaire.

AMIRAL. Si les jeunes générations sont aussi molles que toi, on n'a pas fini d'en baver. La connerie est

une taule, l'âge aussi, je te le concède. On verra bien qui s'évadera le premier.

LETTRE

AMIRAL. Messieurs, je tiens à vous signaler qu'un pseudo-infirmier sévit dans notre établissement. L'individu est d'origine arabe. Je suppose qu'il n'est en possession d'aucun permis de travail... Quel parfum, nom de Dieu!

GINETTE. Qu'est-ce que vous marmonnez ?

AMIRAL. Ça me démange.

GINETTE. Les membres fantômes.

AMIRAL. De là à penser qu'il est entré dans notre pays clandestinement, il n'y a qu'un pas, que je franchis résolument... J'ai un membre, pas du tout fantôme, qui voudrait qu'on lui cause autre chose qu'une langue morte.

GINETTE. Quoi ?

AMIRAL. Nous exigeons que la police fasse son travail. Point. Cet individu est dangereux. Point. Aux Fleurettes, les morts se succèdent à une cadence suspecte. Notre directrice se livre à des orgies avec cet individu et néglige les soins élémentaires qui doivent être dispensés aux rési-

dents. Sommes-nous des individus de seconde catégorie? Point d'interrogation. *Passé un pingouin.* Vous n'avez rien écrit!

LE GÂTEAU

La Kebr passe avec un gâteau flanqué de dix bougies.

EVA. Pourquoi dix bougies? J'ai dix ans? Pourquoi un gâteau aussi minuscule? J'ai tenu bon toutes ces années, et on lésine sur la taille du gâteau?

LA KEHR. Madame Anchar, vous n'avez pas mis votre robe! Vous êtes impossible, la télévision arrive dans une heure! Et Mouloud, qu'est-ce qu'il fout? Où sont les guirlandes? On y va, madame Anchar, vous entendez ce que je vous dis?

EVA. Oh, je crois que je me suis fait pipi dessus.

DÉCLARATION

Hector s'est changé pour la fête.

GINETTE. Rasé de près, avec cette cravate qui vous donne l'air d'un gangster, on vous épouserait sur-le-champ.

HECTOR. Vous la voulez?

GINETTE. Quoi ?

HECTOR. Ma cravate.

GINETTE. Non.

Un temps.

HECTOR. C'est poétique.

GINETTE. Quoi ?

HECTOR. La lune, vos seins. La lune.

Un temps.

HECTOR. Vous ne dites rien.

GINETTE. La poésie, ça ne se discute pas.

Un temps. Passe l'amiral. Ils se cachent.

AMIRAL. Où sont mes deux guibolles, mes deux
flûtes intrépides, vers quels rivages, dans quelles
poubelles ? *Il sort.*

GINETTE. Bill.

HECTOR. Oui ?

GINETTE. Vous êtes maubeugien.

HECTOR. C'est un compliment ?

GINETTE. Une déclaration.

APPEL D'AIR

Ginette et Hector s'embrassent. Entre Lucien chaussé d'une nouvelle paire de lunettes.

LUCIEN. Pardon. Je vous avais pas vus.

HECTOR. On est en famille. T'es pas choqué ?

LUCIEN. Penses-tu.

Un temps.

HECTOR. Ça me gêne de te demander, mais t'aurais pas cent balles ? C'est pour...

LUCIEN. Je te demande rien.

HECTOR. On a faim. Pas de fruits, pas de légumes, nada. Rien que de la conserve. Et pas de la fraîche, la conserve, du singe des Amériques. Tu vois le topo ? Le dimanche, je dis pas, petite cerise sur le gâteau, on nous donne à becter de la saucisse de veau. Plaisir des yeux, fête pour les dentiers, dimanche, jour du Seigneur, la petite saucisse, pas dure à mastiquer, nageant dans une assiette ébréchée.

LUCIEN. Vous avez faim ?

LÉNINE À MAUBEUGE

Rosa et Ginette marchent sans faire de bruit. Elles transportent des bouteilles de vin qu'elles viennent d'aller voler à la cave.

ROSA. Je vais faire pipi !

GINETTE. Arrêtez de rigoler, on va se faire prendre.

Elles aperçoivent Mouloud en tenue folklorique en train de poser des guirlandes et tentent de dissimuler les bouteilles.

GINETTE. Mouloud, vous m'avez fait peur !

MOULOU. Comment vous trouvez mon costume ?

ROSA. Je vais faire pipi.

GINETTE. Vous allez prendre froid. Vous êtes si peu mimétique, mon garçon. Renoncez à faire l'ar-mailli. Vous avez un très joli corps, mais vous êtes ridicule. Vous n'avez pas fait d'expression corporelle ?

MOULOU. Non.

ROSA. Je vais faire pipi.

MOULOUUD. Qu'est-ce qu'elle a ?

GINETTE. Vous avez jamais vu d'armailli ?

ROSA. Jamais.

GINETTE. C'est nerveux.

MOULOUUD. Merci pour le tuyau, j'ai eu le malheur de lui dire que je voulais l'emmenner à Maubeuge, elle m'a jeté dehors. Une autre aurait été ravie, non ? Les femmes n'aiment plus aller à Maubeuge ?

GINETTE. Bien sûr qu'on aime aller à Maubeuge.

ROSA. On adore.

GINETTE. J'y suis allée six fois. Avec chacun de mes maris. Ils voulaient tous m'y emmener.

ROSA. Maubeuge m'est complètement passée sous le nez. Il a été coupé en morceaux.

MOULOUUD. Je suis romantique.

ROSA. Mon mari.

GINETTE. Ça se voit. Vous n'avez pas inventé la poudre. En morceaux, vous dites ? C'est rare pour un mari.

ROSA. Très rare.

Un temps.

ROSA. Moscou. Le tombeau de Lénine, j'oublierai jamais.

GINETTE. Lénine, connaît pas.

ROSA. Vous savez pas qui est le père de la révolution ?

GINETTE. À Maubeuge, personne ne s'appelle Lénine. C'est un nom à coucher dehors.

ROSA. Elle m'énerve. Lénine, c'est le Jésus-Christ du prolétariat.

MOULOU. Prolétariat, connaît pas.

ROSA. C'est vous le prolétariat, ducon !

GINETTE. Il est mort ?

ROSA. En 1924. Il a donné la terre aux paysans, les usines aux ouvriers...

MOULOU. L'Algérie aux Algériens.

ROSA. Ça, je sais pas.

GINETTE. Le droit de vote aux femmes! N'empêche, il en a fait des dégâts votre Lénine. À Maubeuge, les femmes ne votent pas.

MOULOU. C'est très bien!

GINETTE. À Maubeuge, on a le taux de divorce le moins élevé de toute l'Europe.

MOULOU. Bravo!

GINETTE. Votre Lénine peut aller se rhabiller.

MOULOU. Oui, il peut.

ROSA. Quand on a formé la troisième Internationale communiste, transformé l'Empire russe en Union des républiques socialistes soviétiques, on ne va pas se rhabiller! Pardon Vladimir Ilitch, ils ne savent pas ce qu'ils disent.

GINETTE, *chantant*. Tout ça ne vaut pas un clair de lune à Maubeuge, tout ça ne vaut pas le doux soleil de Tourcoing!

MOULOU, *chantant*. Tout ça ne vaut pas une croisière sur la Meuse, tout ça ne vaut pas...

GINETTE. Vous la connaissez? Vous m'épatez!

MOULOU. Vous nous avez colonisés pendant cent ans, madame Ginette.

GINETTE. Ça m'étonnerait, y a pas d'Arabes à Maubeuge.

MOULOUD. Mais à Tamanrasset, des types de Maubeuge sont venus chanter le clair de lune.

GINETTE. C'est une belle chanson.

MOULOUD. Tellement belle que pendant des années, j'ai confondu la Meuse avec le Cheliff. Je croyais que la Meuse coulait entre Biskra et Laghouat.

GINETTE. Vous n'êtes pas fort en géographie.

MOULOUD. C'est ça la colonisation, ça vous rend faible en géo.

GINETTE, *chantant*. Tout ça ne vaut pas des vacances au Kremlin-Bicêtre.

ROSA. Qu'est-ce que le Kremlin vient foutre dans votre chanson ?

MOULOUD. C'est dans la banlieue de Paris.

ROSA. C'est le siège du comité central du Parti. Lénine y avait son bureau.

GINETTE. Votre Lénine, il y est peut-être allé à Maubeuge.

ROSA. Il manquerait plus que ça.

Arrive l'amiral.

AMIRAL. On peut savoir ce que vous... ? Qu'est-ce qu'il fait, lui ?

GINETTE. L'armailli.

AMIRAL. C'est consternant. Bientôt les hippopotames viendront bouffer nos marmottes, et personne n'y trouvera rien à redire ! Le mistral soufflera jusqu'ici, l'Afrique ne sera plus qu'à un jet de pierres ! *Aux deux femmes.* Vous avez...

GINETTE. Oui.

AMIRAL. ...Le... *Mime le tire-bouchon.*

GINETTE. Tout.

MOULOU. Qu'est-ce que vous complotez ?

GINETTE, à Mouloud. Bon courage.

ROSA. Lénine à Maubeuge, pourquoi pas à Acapulco, tant qu'on y est ?

L'amiral, Ginette et Rosa sortent.

POÉSIE

PATRICIA. Bon anniversaire, madame Anchard !

EVA. Je suis pas sourde.

PATRICIA. Oui. Excusez-moi. Je suis Patricia, la présentatrice de l'émission « Le pays des vieux ». Madame Kehr me dit que vous avez écrit un petit poème, et que vous désirez le lire à l'antenne. Je trouve l'idée excellente. Vous permettez que je jette un coup d'œil ?

EVA. Tenez.

PATRICIA. « J'ai mal. » C'est le titre ?

EVA. Oui.

PATRICIA, *lisant*. J'ai mal aux reins, aux articulations, à la tête, aux pieds, j'ai mal dans les os, aux talons, j'ai mal aux seins, aux genoux et aux fesses. J'ai mal aux yeux, aux dents, aux oreilles, aux ovaires, à la glotte, au cœur. J'ai mal au foie, aux tendons d'Achille, aux orteils, à la matrice, à la glotte. J'ai mal aux mains, au menton, au coccyx, à l'hypophyse, aux poumons, à la mâchoire, aux dents, aux jambes, au menton, j'ai mal au nez, à la thyroïde, aux intestins, au dos, aux aisselles, aux yeux, aux côtes, à l'estomac, aux bronches, à la rate, au pancréas, au duodénum, aux lymphes, aux

sinus, aux glandes, à la cornée, à la trachée, à la langue.

EVA. Vous aimez ?

LA FÊTE EN DOUCE

Ils mangent du caviar amené par Lucien. Hector porte les mêmes lunettes que Lucien.

HECTOR. Il a une maison. Six pièces, plus la cuisine.
Un jardin. Des cerisiers. Tout. Une chambre
d'amis. Vue sur le lac. Montre la photo, Lucien.

LUCIEN. Papa.

HECTOR. Et une femme ! Superbe, superbe ! Montre
la photo ! Je vais bientôt être grand-père, faut
pas que je fasse le con. On aura rien que des
premiers de classe. Dans la famille, c'est plus fort
que nous, on a la réussite dans le sang. Dans la
famille.

LUCIEN. Papa.

AMIRAL. Dites-moi, ce fils, vous nous le cachiez ?

ROSA. Bien sûr, un fils pareil !

GINETTE. Un beau gamin comme ça, pour qu'on
lui vole ! Vous avez de la chance. Les filles ont la

dent dure. Elles sont radines. Elles offrent du chocolat, des plantes, du parfum bon marché, les filles.

LUCIEN, à *Rosa*. Vous avez des enfants ?

GINETTE. Elle a un chien.

HECTOR. Ernest.

ROSA. Comme le Che.

AMIRAL. Guevara.

Tout le monde rit. Lucien sort de sa poche la peluche de Rosa. Elle la prend.

ROSA. Bande d'abrutis ! À *Lucien*. Du caviar, si les camarades voyaient ça !

GINETTE. Si on partait ? Trois jours. Une petite virée au bord du Léman. Hein, Lucien ?

AMIRAL. On se tire incognito dans votre Mazda, sans la bénédiction de madame Braun.

GINETTE. Moi, j'adore l'incognito.

HECTOR. Laissez-le, vous le fatiguez. Lulu, viens t'asseoir près de moi.

AMIRAL. Votre fils, il a lu mon bouquin! À *Lucien*.
Je vous ai dit que j'en préparais un deuxième?

LUCIEN. Comment tu m'as appelé?

AMIRAL, à *Lucien*. Faudra qu'on parle tous les deux.
Je cherche un titre poignant.

ROSA. « La torture dans le Gros-de-Vaud » ?

Rires. Un temps.

HECTOR. On va être fin ronds pour leur émission à
la con.

AMIRAL. Buvez, mon petit! Il faut boire à votre
âge!

ROSA, *la bouche pleine de caviar*. À la république
internationale des vieux! Debout les damnés de
la terre, debout les forçats de la faim – Chantez,
chantez avec moi, amiral!
« *Debout les damnés de la terre!* »

TOUS, *sauf l'amiral*.
Debout les forçats de la faim
La raison tonne en son cratère
C'est l'éruption de la fin.
Du passé faisons table rase
Foule, esclaves, debout, debout
La monde va changer de base
Nous ne sommes rien, soyons tout!

{Refrain :}
*C'est la lutte finale
Groupons-nous, et demain
L'Internationale
Sera le genre humain.*

*Trois pingouins passent, ils s'arrêtent un instant, se
marrent et disparaissent.*

FRITZ

PATRICIA. Monsieur, monsieur, s'il vous plaît.
Venez un instant. Oui, vous, avec le costume!
En attendant que vos pensionnaires arrivent.
Est-ce que je peux vous poser quelques ques-
tions, monsieur?

MOULOU. Excusez-moi, je suis pressé.

PATRICIA. Nous sommes en direct des Fleurettes et
j'ai à mes côtés un charmant armailli qui se
prénomme? Dites votre nom aux téléspecta-
teurs.

MOULOU. Fritz.

PATRICIA. Un joli prénom qui nous vient de?

MOULOU. D'A—rgovie. *Il sue à grosses gouttes.*

PATRICIA. Oubliez ce vilain micro et répondez :
qu'est-ce qui a motivé votre vocation car, bien
entendu, il s'agit d'une vocation ?

MOULOUD. Chez nous, en Argovie, on dit qu'un
vieillard qui meurt, c'est une bibliothèque qui
brûle.

PATRICIA. Un précepte argovien qui nous va droit
au cœur !

*Entre-temps, La Kebr est entrée dans la pièce et fait signe
à Mouloud d'abréger.*

MOULOUD. Je peux m'en aller ?

PATRICIA. Le monde manque cruellement de Fritz.
Un dernier mot, Fritz.

MOULOUD. ...

PATRICIA. La Suisse entière vous regarde, Fritz.

MOULOUD. Qu'est-ce que je dois dire ?

PATRICIA. Laissez parler votre cœur.

MOULOUD. Je cherche une femme, Suisse ou
permis C, âge indifférent, en vue de mariage.
Pour construire vie à deux.

CRASH

AMIRAL. Plus vite! Plus vite! Dépassez cet abruti!
Faites exploser le compteur, Darling!

GINETTE. Accrochez-vous, mon chou!

AMIRAL. Oh ma conductrice hors la loi, décapotons
l'engin! Faisons les quatre cent coups automobiles
et fricotons dans le cockpit de ma Lamborghini!

GINETTE. C'est très imagé.

AMIRAL. J'adore les images. Je suis un cinglé des
images!

GINETTE. L'amirauté, je suppose.

AMIRAL. Oui, bébé, tu supposes, et moi je soupèse.

GINETTE. Oh amiral, vous abusez de la situation!

AMIRAL. Qu'y puis-je? Votre décolleté supplante
tous les autres. J'ai vu des pays, des ports, des
décolletés, mais des nénés pareils, jamais!

GINETTE. Amiral, je perds le contrôle!

La chaise se renverse. Ils sont tous les deux au sol.

AMIRAL, *se saisissant d'un téléphone imaginaire.* Allô,
allô, un accident, yes, sur la route de Maubeuge.

Il épelle en anglais. M—A—U—B—E—U—G—E. En face de la station d'épuration des eaux. Une Lamborghini. Rouge.

Ginette est à quatre pattes en train de chercher quelque chose.

AMIRAL. Dieu, dans son infinie bonté, nous a donné la lune à regarder. Vous avez perdu quelque chose? Moi, peut-être?

GINETTE. ...

AMIRAL. Pourquoi cet air mystérieux?

GINETTE. J'ai perdu mon...

AMIRAL. Oui?

GINETTE. J'ai perdu, oh Seigneur...

AMIRAL. Oui?

GINETTE. Mes dents.

AMIRAL. Ne pleurez pas.

GINETTE. J'ai honte. J'ai honte.

AMIRAL. Votre dentier était le plus mince de tous vos attributs. Vous n'avez pas perdu vos seins.

GINETTE. Non.

AMIRAL. Vos protubérances fessières.

GINETTE. Non.

AMIRAL. Alléluia. Permettez. *Il fourre son dentier dans sa poche.*

GINETTE. Vous êtes un gentleman.

Il l'embrasse goulûment.

RÉVÉLATION

LUCIEN. Je veux m'entretenir avec vous.

HECTOR. Non, non.

LA KEHR. Volontiers, monsieur Anchard.

LUCIEN. Fernandez.

HECTOR. Non. Je veux dire à quoi bon? Mon fils s'inquiète, rien n'est jamais assez beau pour son papa! Mon fils trouve que vous nous traitez de façon cavalière et que l'hygiène – enfin, des broutilles – tout va bien, tout va bien, mon fils. Je suis content. Pas besoin de discuter. Tu viens? Je suis ton père, oui ou non? Alors, tu obéis. Viens avec moi, je te raccompagne. Madame Kehr, mon fils vous salue.

LA KEHR. Vous avez peur, monsieur Ancharde ?

LUCIEN. Ancharde ?

HECTOR. Ça y est, ça recommence, je vais tomber, là, tout de suite.

LUCIEN. Qu'est-ce qu'il y a ? Papa, répondez-moi ?

HECTOR. Le cœur.

LA KEHR. Monsieur Ancharde.

HECTOR. Aïe ! Fais-la taire. Je ne comprends pas ce qu'elle me dit. Je veux du silence. Hors de ma vue, madame Braun ! Je veux être dans un désert avec toi, rien que toi et moi.

LA KEHR. Arrêtez cette comédie, monsieur Ancharde.

LUCIEN. Pourquoi elle t'appelle Ancharde ?

HECTOR. C'est vrai, pourquoi ? Arrêtez de m'appeler tout le temps Ancharde ! Vous n'avez que ce mot-là à la bouche ! On en a plein le dos de vos anchardises !

LA KEHR. Ça suffit, monsieur Ancharde.

HECTOR. Lucien, mon petit, ne laisse pas cette femme salir notre patronyme et s'immiscer dans notre vie familiale flambant neuve.

LUCIEN. Vous lui faites peur on dirait.

LA KEHR. Monsieur Ancharde est un homme très
imaginatif. Venez.

HECTOR. N'y va pas, je t'en supplie !

LA KEHR. Vous venez ?

HECTOR. Lucien, si vous me cherchez, je suis dans
la Tielle.

LA KEHR. La Sarine.

LUCIEN. Papa.

HECTOR. Mon Dieu, je ne prie pas souvent, mais là,
il faut que tu agisses et vite. Ne me le prends
pas. Je suis prêt à tout, j'irai à Saint-Jacques sur
les mains, je deviendrai bigot jusqu'à la moelle.
Rends-moi borgne, rends-moi aveugle, prends
mes jambes et mes bras, allez, prends ma raison
si tu veux, mais je t'en supplie, laisse le cœur
faire un peu l'artichaut.

N'IMPORTE QUI

PATRICIA, *dans le micro*. Un, deux, un, deux. Merde.

Passent Rosa et l'amiral.

PATRICIA. Vous, là, monsieur !

AMIRAL. À qui ai-je l'honneur ?

PATRICIA. Vous pouvez venir une minute ? Mettez-vous là. Dites quelque chose, n'importe quoi. Blablabla.

AMIRAL. N'importe quoi ? Comment envisagez-vous que je dise n'importe quoi ?

PATRICIA. Je veux vérifier...

AMIRAL. Je ne suis pas n'importe qui, vous savez.

PATRICIA. Allez-y !

AMIRAL. J'ai traversé les mers, j'ai commandé des hommes, j'ai reçu des distinctions, des décorations, des nominations...

PATRICIA. Merci, ça ira.

AMIRAL. Je suis l'auteur de « La vie sur la mer » ! J'ai reçu un prix pour cet ouvrage, des critiques élogieuses ! Je touche des droits, je serre des

mains, je signe des autographes, j'ai des admiratrices, je reçois des invitations, des introductions, des laissez-passer, j'ai obtenu la croix du combattant. J'ai des médailles, des récompenses plein les poches et j'aurai le privilège d'avoir mon cercueil recouvert du drapeau tricolore! Je ne suis pas n'importe qui, vous savez! JE NE SUIS PAS N'IMPORTE QUI!

COUPEZ!

LUCIEN. Fernandez le bâtard, Lulu, l'œil qui va aux fraises, va le dire à ton père.

HECTOR. Lucien.

LUCIEN. Rouge aux joues de l'enfant lorsqu'on lui demande ce que fait le papa. Pierre dans le ventre. Main orpheline qui pend sur le côté pendant la promenade dominicale. Main droite dans celle de la mère, main gauche balaie le vent. La gauche, toujours ballante. Faudrait la couper. Couper la main.

HECTOR. Tu es mon fils.

LUCIEN. Maintenant, je leur fourgue des lunettes correctrices à ces enfoirés.

HECTOR. Tu es mon fils.

PATRICIA. Moteur !

Entrent Ginette, Rosa et l'amiral.

HECTOR. T'es mon fils. Il te faut des vérités de flics, des certificats d'authenticité ? Ne me fais pas chier avec des histoires d'ADN, on s'en tamponne de la génétique, des sacro-saints liens du sang, et tout le merdier ! L'amour est un truc hors la loi.

Lucien sort son téléphone portable et compose un numéro.

HECTOR. Je t'aime. Voilà, je l'ai dit, tu es content ?

LUCIEN. Y a pas de réseau.

GINETTE. Lucien, mon petit, laissez-nous vous expliqu...

Lucien sort. Un long temps.

HECTOR. Je suis con. Je commençais à l'aimer pire qu'une gonzesse.

Un temps.

HECTOR. Un gratte-papier et un poète, ça pouvait pas coller. Il a aussi peu de fantaisie qu'une ampoule électrique.

Un temps.

HECTOR, *tendant ses lunettes à Rosa.* Tenez, je vous les donne.

ROSA. J'y vois rien.

HECTOR. Veinarde.

Un temps.

HECTOR. Vous la connaissez celle de saint Pierre qui ne trouve plus les clés du paradis? Elle est raide, je vous préviens.

PATRICIA. Coupez. C'était Génial! À *Hector.* Vous, alors, vous avez la comédie dans le sang.

Il regarde autour de lui, chacun est perdu dans ses pensées. Moment de désarroi. Passe un pingouin. Personne ne le voit.

MORT D'EVA

ROSA. Y a madame Eva, y a madame Eva.

GINETTE. Pourquoi vous hurlez comme ça?

Rosa fond en larmes.

HECTOR. Qu'est-ce qu'il y a? Accouchez nom de Dieu!

ROSA. Elle s'est jetée par la fenêtre.

Hector et Ginette sortent en courant suivis de Patricia. Un temps. Rosa sanglote.

BIENVENUE AU PAYS DES VIEUX 2

LA VIEILLE. Bienvenue au pays des vieux, ici, c'est comme dans la vie – ici c'est comme dans la vie – Ça va revenir. Je m'excuse. Ça ne revient pas. Le blanc. Qu'est-ce qui vient après la vie ? Le trou. *Grand moment de solitude.*

ENVIE

Rosa, Ginette, l'amiral et Hector sont devant la télévision. Ils sont tous vêtus de noir et de blanc. Ils regardent une émission sur les pingouins. Un pingouin est assis à l'écart. Il rit sporadiquement.

GINETTE. J'ai envie.

ROSA. Oui ?

AMIRAL. Quelqu'un a envie ?

ROSA. Quoi ?

GINETTE. Envie de...

HECTOR. Quoi ?

AMIRAL. C'est bien.

ROSA. Quoi ?

AMIRAL. D'avoir envie.

HECTOR. Oui.

ROSA. De quoi ?

AMIRAL. Oui, de quoi ?

GINETTE. Je ne sais plus.

ROSA. Comment ?

HECTOR. Elle ne sait plus.

ROSA. De quoi ?

AMIRAL. Vous ne savez plus ?

GINETTE. Non.

ROSA. Dommage.

HECTOR. Oui.

AMIRAL. On se serait cru...

HECTOR. Oui.

AMIRAL. En vie.

HECTOR. J'allais le dire.

Passent deux pingouins, ils s'arrêtent et regardent la scène.

TEMPS

Les mêmes.

ROSA. Est-ce qu'il fait beau ?

GINETTE. Allez voir.

ROSA. Ça me fait trop à marcher.

AMIRAL. C'est bientôt l'heure de manger ?

ROSA. On a le temps.

AMIRAL. Ah, ça. Le temps, c'est pas ce qui manque.

GINETTE. Pour voir venir.

HECTOR. Vous voyez venir ? Vous voyez quoi ?

LE GRAND SAUT

Ouverture de l'espace. Lumière très vive. Un petit plongeur qui donne sur le vide. Hector est sur le bord du plongeur et s'apprête à sauter. Derrière lui, les autres attendent leur tour. La Kehr est en bas. Elle a de longs cheveux blonds qui la font ressembler à Patricia.

HECTOR. Si je veux.

Je peux. Si je veux.

Il suffit de vouloir.

Vouloir vraiment. Vouloir complètement... c'est bien ça? *Regard direction La Kehr.*

Vouloir absolument. Ne pas... ne pas... craindre l'obstacle sans pour autant le minimiser.

Ap-pri-voi-ser.

Et puis y aller, y aller franchement – *fait mine de sauter.*

S'immobilise.

Si je veux.

LA KEHR, *au micro.* Sautiez, Hector!

HECTOR. Oui, oui. Qu'est-ce qu'une jambe en moins, après tout? Ou un bras? Un coccyx? Qu'est-ce qu'une rate dans la vie d'un homme? Tout de suite, madame Kehr! Allons, Hector, ne soit donc pas si regardant, un petit organe pour un si grand mérite! L'instinct de conservation, voilà ce qui m'a toujours coulé. « Tu es une poule mouillée, Hector », c'est ce que disait maman. « Petit empoté, tu ne vois pas plus loin que le

bout de tes souliers!» À cette époque, j'en voyais encore le bout.

LA KEHR. Vous ne croyez pas, Hector, qu'il serait temps de faire le grand saut ? La peur est un lieu commun, soyez épatant ! Nous n'allons pas y passer la nuit.

HECTOR. Je vous en prie, madame Kehr, je suis un homme très quelconque.

LA KEHR. Je n'ai que faire d'hommes quelconques. Vous êtes un aigle, Hector, ha, si vous vouliez.

ROSA. Je peux y aller moi, madame Kehr !

HECTOR. Bientôt je ne serai sans doute plus qu'une petite flaque anonyme, une mare d'ambitions éteintes, un velléitaire en purée. J'ai beau être extrêmement motivé, madame Kehr, quelque chose au fond de moi résiste encore à l'appel du vide.

LA KEHR. Serait-ce la peur de réussir, Hector ? C'est une forme d'autosabotage très courante, vous savez !

HECTOR. Amiral ?

AMIRAL. Je suis très partagé. Évidemment je serai très fier de vous, et contrarié tout de même de vous perdre. *Sur un ton déjà commémoratif.* Peut-être

ne vous l'ai-je pas assez répété, Hector, mais j'avais une certaine affection pour vous, était-ce le fruit d'une longue habitude ou une affinité plus élective ? Je ne le sais pas. Faut-il s'éteindre en beauté à la fleur de l'âge, ou végéter centenaire et incognito ? Est-il bien nécessaire d'aller stagner jusque dans le vingt et unième siècle ? Toute la question est là. *Brusquement pragmatique*. Et puisqu'il faut mourir un jour... je vous suggère... *Il lui fait signe de sauter*. Les occasions de se distinguer étant quand même assez rares...

ROSA. À votre place, je n'hésiterais pas.

Arrive Lucien. Il a un bec de pingouin.

LUCIEN. Papa !

LA KEHR. Regardez, monsieur, ce fils qui vous tend les bras. La Confédération vous regarde ! Hector ! Bon sang, qu'est-ce qu'il fait ? Hector ! Allez-y, essayez encore !

LUCIEN. Papa ?

HECTOR. Qu'est-ce qu'il me veut ?

LA KEHR. Ouvrez les bras si vous êtes un homme !

LUCIEN. Papa ! C'est moi, Lucien.

PINGOUIN. Je n'ai pas bien entendu, qu'est-ce qu'on gagne ?

GINETTE. Vous êtes bouché ou quoi ? *On entend au loin un chœur entonner « Vivat et semper vivat » sur un mode plutôt lugubre.* Respect d'autrui amour de soi considération de son supérieur hiérarchique admiration des femmes ici présentes sentiment du devoir accompli...

PINGOUIN. Vous permettez ?

Il plonge et s'assomme. On entend les pleurs des pingouins.

LA KEHR. On liquide ! C'est les soldes ! Ici, une vieille paire de jambes ! Regardez, de la gambette galbée, racée, infinie, émouvante ! Et une moumoute, une ! Ici, nous avons un vieil amiral qui a encore toute sa tête, rien dans la guibolle, tout dans le carafon ! Un vieux beau en parfait état de marche, petit potentiel de virilité, peut servir encore quelques années ! De la mémé plus très fraîche mais bon enfant ! Tout doit disparaître ! Prix de gros sur les dentiers ! En action, nous avons de la mémoire ! Des histoires, du savoir-faire antique, comptines et point de croix, souvenirs de la Guerre quatorze dix-huit ! De l'authentique vieillard pour vos soirées d'hiver, du vieux rocker délabré, imitation Presley, bonne humeur garantie. Petit papa Noël...

Noir. Cris de La Kehr dans le noir.

CAPRI C'EST FINI

Les pensionnaires se sont empingouinés. Ils boivent le thé. Leurs dialogues sont entrecoupés de rires préenregistrés. À leurs pieds gît le corps de M^{me} Kebr en morceaux qu'ils croquent comme des petits fours.

AMIRAL. C'est l'heure de ma piqûre.

Rires.

AMIRAL. Autrement, je ne dors pas.

Rires.

AMIRAL. La nuit, je ressasse.

ROSA. C'est humain.

Rires.

GINETTE, *feuilletant un magazine*. La vie est devenue hors de prix.

ROSA. Et la SPA ? Vous savez quelque chose ?

Rires.

AMIRAL. Vienne la vie lente, toujours sur le pont coule est violente.

GINETTE. Vous dites, amiral ?

AMIRAL. Je révisais mes classiques. C'est bon pour
la mémoire.

Rires.

GINETTE. Mon appareil auditif est en panne.

Rires.

ROSA. Ils faisaient du bon travail à une époque.

GINETTE. Qui ?

ROSA. La SPA.

GINETTE. C'est les soldes.

Rires.

ROSA. Le thé, le thé, il faut le boire le thé.

HECTOR. Buvons le thé.

GINETTE. Pourquoi parlez-vous de la beauté ?

HECTOR. Le thé.

GINETTE. Toujours cette propension à la mélancolie.

Rires.

AMIRAL, *regardant dans le journal.* Ils liquident.

ROSA. Quoi ?

AMIRAL. Tout.

Rires

HECTOR. Vous voulez le résultat des dernières votations ?

ROSA. J'aime mieux ne pas savoir.

HECTOR. Vous faites l'autruche.

Rires.

AMIRAL. Capri, c'est fini.

HECTOR. C'est une affirmation ?

GINETTE. Capri ?

HECTOR. Les Max Brothers aussi.

ROSA. La tour Eiffel ? À votre avis, la tour Eiffel ?

AMIRAL. C'est fini.

ROSA. La SPA.

GINETTE. C'est fini, la SPA.

ROSA. Pas la Confédération quand même ?

HECTOR. C'est fini, la Confédération.

GINETTE. Et Capri ?

ROSA. On vient de vous le dire.

HECTOR. Et dire que c'était la ville de mon premier
amour.

GINETTE. Comment ?

ROSA. Capri !

HECTOR. Encore un morceau ?

*Cris de pingouins au loin. La lumière descend très lente-
ment.*

FIN